V

VIRGILE POÈTE DE L'OLIVIER

PAR P. D'HÉROUVILLE

Ipse caput tonsae foliis ornatus olivae... (*G.* III, 21).

Le lecteur des *Géorgiques* pourrait être surpris par un certain contraste entre la promesse du second chant (*G.* II, 3) et la réalisation ultérieure. L'olivier nous y était annoncé comme devant faire, avec la vigne, l'objet principal de ce livre. Pourtant, si cet arbre est assez souvent mentionné, les préceptes qui le concernent spécialement tiennent, en somme, bien peu de place.

Le motif de cette apparente contradiction est aisé à comprendre. D'une part, le poète souligne l'importance de cette culture, source de profits considérables pour le paysan italien. Mais, comme elle n'exige pas de grands soins, il n'a garde de s'attarder à développer longuement ce qui peut s'exprimer en quelques traits élégants et précis.

« On sait combien l'olivier fut un arbre précieux pour les peuples anciens... Dans les pays méditerranéens, autour de cette mer sur les rivages de laquelle l'espèce sauvage (*olea oleaster*)[1] est indigène, il fut cultivé dès une époque reculée... Dès le deuxième millénaire, il est une des richesses de la Syrie et de la Palestine, comme il l'a déjà été, semble-t-il, de la Crète minoenne et comme il le deviendra de la Grèce, de l'*Italie*, de l'Afrique et de l'Occident (Espagne, Gaule méridionale)[2]. »

Pour les Latins, l'olivier venait directement de Grèce et c'est à Minerve-Athêna que Virgile attribue la découverte de ce véritable trésor :

... oleaeque Minerva
Inventrix... (*G.* I, 18-19).

1. L'*oleaster* est quatre fois nommé par Virgile : *G.* II, 182 et 314 ; *G.* IV, 20, et *Én.* XII, 766 (qui répète *G.* II, 314 : *foliis oleaster amaris*. Cf. J. Marouzeau, *Répétitions et hantises verbales chez Virgile. Revue des Études latines*, 1931, p. 237 et suiv.).

2. Ch. Dubois, *L'olivier et l'huile d'olive dans l'ancienne Égypte. Revue de philologie*, 1925, p. 60.

L'olive, chez lui, est, par excellence, la « baie de Sicyone » (*G.* II, 519)[1], comme si, en devenant italienne, elle gardait toujours le souvenir de ses origines helléniques.

On a remarqué que, si « tous les termes latins relatifs à la vinification sont des mots primitifs, nullement dérivés du grec », les noms qui se rapportent à l'olivier et à l'huile ont été manifestement empruntés aux Grecs par les Romains[2]. Il n'en est pas moins vrai qu'au 1er siècle avant J.-C., et même au temps de Caton, la récolte de l'olive était bien déjà une propriété de l'Italie, un peu comme chez nous le blé noir, le pommier à cidre, la pomme de terre, introduits successivement en Bretagne à diverses époques relativement peu éloignées, y ont si bien acquis droit de cité qu'on les y prendrait pour des productions spontanées.

Dans son éloge de l'Italie, Virgile mentionne l'olivier en bonne place : (*Haec loca*) *tenent* OLEAE *armentaque laeta*... (*G.* II, 144). Ailleurs, il fait allusion aux olivaies de Campanie (*olea magnum vestire Taburnum*, *G.* II, 38) et, plus tard, à celles de Sabine (*olivifera*... *Mutusca*, *Én.* VII, 711).

Déjà l'olivier figurait dans les *Bucoliques*. Deux cratères d'huile, voilà une partie des offrandes que Ménalcas présente à Daphnis (*B.* V, 68). Pour chanter, Damon s'appuie sur une houlette en bois d'olivier (*B.* VIII, 16). Pour décrire le feuillage de l'arbre, Ménalcas encore trouve le mot juste : PALLENS *oliva* (*B.* V, 16). *Pallentes*... c'est bien ainsi qu'apparaissent toujours à notre mémoire les belles olivaies de Mondragone, près Fracasti (Tusculum), vues un radieux matin d'avril, lors d'une excursion aux Castelli Romani. Leur gris verdâtre contrastait presque mélancoliquement avec le souvenir de nos printemps à nous, de leurs verts tendres et francs, de coloris plus riches dans leur délicieuse fraîcheur[3]. Ailleurs, il est vrai, le poète s'exprimera un peu différemment. VIRIDI... *evinctus oliva*

1. Sur cette périphrase, voir V. Hehn-O. Schrader, *Kulturpflanzen und Haustiere in ihrem Uebergang aus Asien nach Griechenland und Italien*... Berlin, Borntträger, 8e éd., 1911, p. 111.

2. Cf. G. Curtel, *La vigne et le vin chez les Romains*. Paris, Naud, 1903, p. 6. — Ces mots ont été « entièrement latinisés de bonne heure » (A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 2e éd., Paris, Klincksieck, 1939, s. v. *oleum*, p. 700) ; dans ses récentes *Études sur le vocabulaire épique de l' « Énéide »* (Paris, Les Belles-Lettres, 1939, p. 147), M. A. Cordier note : « *Olea*... *oleum*... très anciens ; plus souvent *oliva*... *olivum*... en fin de vers et plus nobles. »

3. Tel n'est pas le sentiment d'Olivier de Serres : « La beauté de sa rameure, de *non-vulgaire couleur verte*, est d'autant plus agréable que, maugré l'hyver, telle se la conserve toute l'année. » *Théâtre d'agriculture*, « lieu sixiesme », ch. XXVI, éd. 1611, p. 845.

(*Én.* V, 494) pourrait bien ne pas signifier autre chose que des rameaux fraîchement coupés. Mais FLAVA... *caput nectentur oliva* (*Én.* V, 309) a étonné plus d'un lecteur. Que l'épithète puisse s'appliquer à l' « abondant pollen jaune » de l'arbre en fleur[1], ce n'est pas invraisemblable. Toutefois, Mackail est d'un avis tout différent. *Flavus*, selon lui, est l'adjectif de couleur le plus approprié pour peindre l'or pâle et gris du feuillage[2].

Sans entrer dans tous les mêmes détails pratiques que Caton[3] ou Columelle, Virgile note les particularités essentielles qui intéressent l'arboriculteur : la lente croissance de l'olivier (*tarde crescens*, *G.* II, 3) et le désintéressement qu'il réclame de celui qui le plante, puisque ce travail — tels les soins de Daphnis dans la IX^e^ églogue (*B.* IX, 50) — ne profitera guère qu'aux héritiers ; mais aussi, en revanche, le peu de frais qu'il demande (*non ulla... cultura*, *G.* II, 420)[4] et sa durée quasi interminable[5] (*vivax olea*, *G.* II, 181) ; puis sa fécondité (*felix olea*, *Én.* VI, 230 ; VII, 751).

Des diverses méthodes de multiplication des plants, bouture, semis, marcotte, Virgile n'en signale qu'une, la reproduction par « éclat de souche »[6], soit parce qu'elle a réellement ses préférences (*truncis oleae melius... respondent*, *G.* II, 63-64), soit peut-être parce qu'il ne jugeait pas opportun de répéter ce que la culture de l'olivier a de commun avec celle d'autres arbres.

A deux reprises, les *Géorgiques* donnent des instructions pour bien choisir le terrain de l'olivaie (*G.* II, 181-183, 222).

Elles mentionnent trois variétés d'olives, les volumineuses *orchades ;* les longues, surnommées « navettes », *radii ;* les amères,

1. « *Flava*... refers to the copious yellow pollen. » Sir William T. Thiselton-Dyer, dans *Companion to Latin studies* de Sandys, 3^e^ éd., Cambridge, Univ. Press, p. 75.

2. « We are accustomed to speak of olives as silvery ; but *flavus* is accurately descriptive (*as Virgil's colour-epithets always are*) of the pale golden-grey of the leafage. » J. W. Mackail, *The Aeneid*, Oxford, Clarendon Press, 1930, p. 181.

3. Voir E. Brehaut, *Cato the Censor on farming*, New-York, Columbia Univ. Press, 1933, p. 16.

4. Servius nous apprend que certains lisaient *nonnulla cura*, quelques soins, mais en petit nombre, insignifiants à côté de ceux que réclame la vigne. Caton se montre un peu plus exigeant, Olivier de Serres de même et les modernes aussi, pour l'entretien du terrain, la taille des arbres, etc.

5. « En Judée, on peut montrer avec quelque vraisemblance des oliviers contemporains de Jésus-Christ. » R. Billiard, *L'agriculture dans l'antiquité d'après les Géorgiques*. Paris, de Boccard, 1928, p. 261. — Du moins, Pline (*N. H.*, XVI, 44 (85), 234) mentionne-t-il un olivier vieux de trois siècles environ, planté par Scipion, le premier Africain, dans sa villa de Literne.

6. Le « souquet » des Provençaux. Cf. R. Billiard, *op. cit.*, p. 259.

connues sous le nom de *pausia* (*G.* II, 86). « Les ouvrages spéciaux ne manquent pas de citer, entre autres, les dix types d'oliviers signalés par Columelle, *les trois de Virgile*, les douze de Pline. Par la suite, certains auteurs se sont appliqués à rattacher ces variétés, au sujet desquelles nous n'avons que des renseignements extrêmement vagues, aux formes rencontrées chez nous. Olivier de Serres ne tombe pas dans cette erreur[1]. »

Le vieil agronome français, auquel M. Ruby ne donne ici aucune référence précise, se borne à dire : « De dix especes d'oliviers fait mention Columelle, qu'il nomme olivier *Pausium*, *Algian*, *Licinian*, *Sergian*, *Nevian*, *Culminian*, *Orchite*, *Roial*, *Circite* et *Murtee*. Aujourd'hui se trouve bien complet ce nombre, voire et plus grand és pais où cest arbre abonde : mais le temps a changé telles appellations[2]... »

Les variétés se sont si bien multipliées qu'à la fin du XVIII[e] siècle, l'abbé Couture, qui publiait son *Traité de l'olivier* en 1786, écrivait, non sans quelques hyperboles méridionales : « Pour moi, je me chargerais plutôt de boire toutes les eaux du Rhône et celles du Var : il me serait plus facile de passer au crible tous les cailloux de la Crau, que de fournir la nomenclature et la synonymie de nos oliviers de Provence[3]. »

Il semble bien que Virgile ait négligé la greffe de l'olivier[4]. Au reste, bien qu'elle se pratique toujours, elle n'est pas indispensable, et quelques soins suffisent pour transformer un olivier sauvage, un « oléastre », en arbre productif de bons fruits.

Mais les *Géorgiques* signalent l'époque de la récolte (*tum stringere tempus... oleam*, *G.* I, 305-306), la fabrication de l'huile au pressoir

1. J. Ruby, *Recherches sur l'olivier... Annales des Sciences naturelles. Botanique*, XX, Paris, Masson, 1917, p. 81. (Cette monographie occupe presque tout un fascicule, p. 1-286).

2. Olivier de Serres, *Théâtre d'agriculture...*, éd. 1611, p. 845.

3. On a reconnu l'imitation des vers de Virgile (à propos des variétés de vigne), *G.* II, 103-108. — M. Ruby, qui cite le passage de Couture, ne souligne pas le rapprochement.

4. En effet, dans *G.* II, 302, ce n'est pas le sens technique de *greffer*, mais seulement celui de *planter* qu'il convient de donner à *insere*. Dans ce vers, il faut garder la leçon *oleae*, très généralement appuyée par la tradition manuscrite, de préférence à *olea*, conjecture de Wagner adoptée par deux excellents éditeurs de Virgile, Lechatellier et A. Waltz. Une note de Conington sur ce passage donne contre *olea* des arguments qui paraissent décisifs. Avec La Cerda, Voss, Conington, Lejay, Goelzer, etc., on comprendra donc : « Ne plante pas d'oliviers dans ton vignoble. » La Cerda apporte deux passages de Théophraste qui, combinés ensemble, auront pu inspirer à Virgile le beau développement sur l'incendie, *G.* II, 303-314. L'expression *pingui sub cortice*, qui a soulevé des objections, a ainsi sa justification, ou son excuse, dans le modèle grec.

(*trapetus*, *G.* II, 519)[1], la vente au détail telle que pouvait la pratiquer un petit cultivateur (*G.* I, 273-274 : *Saepe oleo tardi costas aselli... onerat*).

Quant aux bienfaits variés de cet arbre, auquel Columelle donnera bientôt le premier rang[2], le poète les passe en revue, ici ou là, selon que l'occasion se présente. S'il méprise le luxe qui « corrompt » l'huile naturelle en y mêlant des parfums (*G.* II, 466), il préconise l'usage de ce précieux liquide pour la table (*ibid.*), l'éclairage (*G.* I, 392), l'hygiène (*Én.* III, 281 ; V, 135), sans oublier qu'elle intervient dans les cérémonies et les sacrifices (*Én.* VI, 225, 254).

Enfin, l'olivier est un arbre symbolique. Écoutons encore le *Théâtre d'agriculture* (*loc. cit.*) : « Le rameau d'olivier porté à Noé par la colombe lui fut annoncement de bonne nouvelle. De là les Antiques ont prins la branche d'olivier pour signal de paix, comme le laurier, la victoire[3]. En quoi on peut remarquer combien cest arbre-ci, dès tous temps, a esté souhaitable, puisqu'il estoit emploié à representer le repos du genre humain. » En s'exprimant de la sorte, Olivier de Serres se rappelait sans doute le mot des *Géorgiques* : *Placitam Paci nutritor olivam*, *G.* II, 425, et peut-être aussi maint passage de l'*Énéide* où couronnes et rameaux d'olivier figurent comme emblèmes de paix (*Én.* VIII, 116), apparaissent dans les fêtes religieuses (*Én.* VI, 230, 808 ; VII, 418) et pour la conclusion des traités (*Én.* VIII, 116 ; XI, 101).

Mais le sujet nous a entraînés en dehors des *Géorgiques*. Ce poème suffit pourtant à prouver que Virgile a bien tenu, à l'égard de l'olivier, sa promesse initiale du second chant.

P. D'HÉROUVILLE.

1. On trouvera une reconstitution de pressoir à huile dans l'ouvrage cité plus haut de E. Brehaut, p. 38, d'après J. G. Schneider, *Scriptores rei rusticae*, t. I, Leipzig, 1794.

2. Columelle, *R. R.*, V, 8, 1. — Cf. P. d'Hérouville, *A la campagne avec Virgile*, Paris, Les Belles-Lettres, 2e éd., 1930, p. 116.

3. L'olivier lui-même symbolise parfois la victoire, tout comme le laurier : *Én.* V, 308-309 :

praemia primi
Accipient flavaque caput nectentur oliva.

Én. V, 493-494 :

navali Mnestheus certamine victor
Consequitur, viridi Mnestheus evinctus oliva.